

il, dans l'existence d'Emerson... Ce sont ses aventures spirituelles que je raconte.

Il les raconte fort bien. Nul n'était mieux préparé à les relater. Mais, outre qu'elles sont « purement spirituelles », les aventures d'Emerson, douteur par excès de foi, croyant par effroi du doute, n'ont pas cette intensité de contact avec la vie dont je parlais tout à l'heure. M. Régis Michaud termine ainsi son livre :

L'inscription sur la pierre tombale d'Emerson résume sa destinée :

*Passif, le Maître tendit la main,
A l'âme vaste dont le dominaient les destins.*

La vie est un rêve, la voie de la vie est l'abandon. La vie est une extase.

Soit. Mais, tout en rendant pleine justice au talent et à la compétence de M. Régis Michaud, on se demande si une destinée comme celle d'Emerson, pleine de mouvements profonds, et cependant dépourvue de sainte et saine violence, peut être considérée comme une très grande *existence*, et fournir le sujet d'un grand *roman*, même tout intérieur.

ABEL CHEVALLEY.

LETTRES ITALIENNES

Camille Pellizzi : *Le Lettere Italiane del nostro Secolo*, Libreria d'Italia, Milan. — Giuseppe Prezzolini : *La Cultura Italiana*, Corbaccio, Milan. — Bruno Cicognani : *Strada facendo*, Le Monnier, Florence. — Michele Sapiano : *Io e Mia Moglie*, Mondadori, Milan. — Umberto Fracchia : *La Stella del Nord*, Mondadori, Milan. — Paolo Buzzi : *Le Dannazioni*, Campitelli, Foligno. — Paolo Buzzi : *Canti per le Chiese Vuote*, Campitelli, Foligno. — Lionello Fiumi : *Un' Olanda fra due orari e ritorno via Bruges*, Amsterdam. — Mémento.

En publiant son gros ouvrage *Les Lettres Italiennes de notre siècle*, Camillo Pellizzi est allé à une curieuse aventure. En un premier temps, il a reçu les éloges les plus marqués. On pourrait ainsi les résumer : « Nous avons *enfin* une histoire de la littérature italienne au xx^e siècle. » Et c'eût été beau en effet si ce jugement n'avait davantage visé à la critique de certains prédécesseurs de Pellizzi qu'à la louange de son propre livre. Et puis, dans un second temps, les critiques sont

venues, acerbes; plus acerbes même que celles qui avaient été faites à ces prédécesseurs dédaignés; et en somme, pour les mêmes raisons.

S'il est en effet toujours difficile d'écrire l'histoire, il est plus dangereux encore de s'attaquer à l'histoire littéraire contemporaine. Les morts sont morts, et ne répondent pas. Mais les vivants, surtout ceux qui manient la plume, sont d'un pointilleux déconcertant. Et Camillo Pellizzi a pu apprendre les inconvénients d'imiter Sigier de Brabant : *sillogizzando invidiosi veri*. C'est le fatal écueil du genre. Pellizzi s'est efforcé de rassembler dans son livre tous les noms, ou à peu près, de ceux qui ont écrit quelque chose en langue italienne depuis le début du siècle; et aussi d'ordonner cette matière selon un plan synthétique. Double difficulté. Pour porter des jugements sur un chacun, en un espace forcément limité, il faut de toute nécessité pratiquer le tour ineisif qui n'est pas toujours compris par les patients, ou plutôt par les impatients qui se hâtent de soupeser la moindre virgule de ce que l'on écrit sur eux.

Ce qui ne veut pas dire que les jugements de Camillo Pellizzi soient faux. La plupart sont ingénieux. Quelques-uns sont sévères, mais sans excès. Tous paraissent sincères. Ils sont formulés avec une certaine fougue, ce qui fut déjà la cause de bien des mécontentements. Le plus vint du dernier chapitre, *Quelques considérations*, où l'auteur veut enfermer l'examen de l'état présent des lettres italiennes en quelques formules d'une synthèse quelque peu violente. La plupart ne comprirent pas, ou affectèrent de ne pas comprendre certaines de ces propositions en leur donnant un sens absolu qu'elles ne sauraient avoir.

Je n'entends pas affirmer leur justesse. Mais si elles appellent la discussion, elles ne peuvent susciter l'indignation. Voici celles qui furent le plus attaquées :

En somme, une littérature italienne *vivante* n'existe pas, à regarder les choses avec attention et finesse...

... L'Italie littéraire n'est pas une synthèse, c'est une confédération que maintient unie la tradition de très grands auteurs qui surent du multiple tirer l'unité, créer une synthèse *italienne*, et par cela même universelle.

Pour affirmer que la littérature italienne n'existe pas, il faudrait tout d'abord définir *a priori* ce qu'elle doit être ou ce qu'elle peut être. Ce qui reste fort hasardeux. Il faut se reporter au mot de Papini, dans la préface des *Poeti d'Oggi*, répondant à un jeune critique qui l'incitait à faire, avec son anthologie, œuvre de véritable italianité : « Il n'y a pas, que je sache, un archétype italien de la véritable chrestomathie homologué par le *génie de la race*. »

C'est l'évidence même. Depuis Taine, on considère trop les diverses littératures comme des composés inéluctables, déterminés par une sorte d'évolution fatale. La nécessité pédagogique à laquelle devaient se plier les compilateurs des prétendues histoires littéraires a fait le reste. Mais, à la vérité, le nom de littérature française, ou italienne, ou anglaise, ne saurait que désigner l'ensemble des œuvres qui ont été écrites en français, ou en italien, ou en anglais. Et il serait bien chanceux de rechercher d'autres liens qui pussent les réunir. Toute œuvre valable est l'expression de la liberté de l'esprit qui l'a créée. C'est un don gratuit, et non un produit nécessaire. La diversité est donc signe de richesse. Elle existe aussi bien en France qu'en Italie. François Mauriac est de la lande girondine; Henri Pourrat, d'Auvergne; Dekobra est en sleeping-car et Paul Morand en transatlantique. Les jeunes Italiens qui se plaignent aujourd'hui de la variété de leur esprit régional ont à mon sens le plus grand tort. Le jour où elle disparaîtrait, l'Italie y perdrait immensément; car il est absolument impossible de faire une synthèse de toutes les qualités spirituelles de ses différents centres de culture, puisque certaines sont contradictoires. Ce serait une chute vers la banalité du métier littéraire. Quoi qu'il en soit, le livre de Camillo Pellizzi, par la masse de faits qu'il contient, est un instrument de travail indispensable à tous ceux qui s'intéressent aux lettres italiennes de ce début de siècle.

Giuseppe Prezzolini, dans sa *Culture Italienne*, dont vient de paraître une seconde édition, a procédé d'une autre manière. Il a distribué sa matière selon de grands chapitres généraux, *la tradition, le régionalisme, la culture religieuse, la culture politique, le journalisme*, où viennent s'agglomérer naturellement et des noms et des faits.

Dans les deux chapitres qu'il consacre au régionalisme, je pourrais relever bien des idées qui appuieraient ce que j'ai dit précédemment. Prezzolini est un esprit fort lucide et averti. C'est donc un excellent guide pour toutes les choses d'Italie; car sa *Culture italienne* dépasse largement le simple examen littéraire.

Avec *Strada Facendo* (*Chemin faisant*), Bruno Cicognani poursuit ses notations à la fois âpres et subtiles. Des coups de sonde dans l'âme humaine, rapides, légers et d'autant plus efficaces que l'auteur n'insiste pas, ne dilue pas la netteté de ses observations dans des développements trop faciles. Il y a une saveur véritablement balzacienne dans ces esquisses où Cicognani s'attache à nous montrer l'envers de la vie, ce qui demeure caché aux yeux de la plupart, ce qui n'est révélé qu'à l'analyste attentif et perspicace. L'exercice de l'avocature a certainement beaucoup servi à l'auteur pour la connaissance de ces grandes et de ces petites misères. Mais avec quel art il a su les traiter. Tous ces épisodes se passent dans sa Florence natale. Ils sont cependant d'une très large manière, et sans florentinismes ni de langue ni d'accent. Ce qui n'est de ma part ni une critique ni un éloge, mais une simple constatation.

Io e Mia Moglie (*Ma Femme et Moi*), de Michele Saponaro, apparaîtra comme un de ses meilleurs livres. Il y rejette évidemment tout élément autobiographique pour aller à une libre construction de fantaisie qui n'exclut pas, loin de là, l'observation. C'est l'éternel rêve, celui de la bergère devenue princesse, mais traduit dans la vie moderne.

Une jeune fille de la plus humble condition, dont un homme fait sa femme et, ce qui est plus difficile, une femme; une vraie femme de son monde. Cette marche féminine est décrite avec acuité et délicatesse. Mais l'aventure finit mal. C'était inévitable. Michele Saponaro en note les raisons, en cours d'analyse. Cette idylle de notre temps fait montre des meilleures qualités de l'auteur, entre autres une émotion légère, et qui ne tombe jamais dans le sentimentalisme auquel le sujet invitait. Au contraire, les passages de force ne sont pas rares.

La fantaisie de Michele Saponaro reste, en quelque sorte, traditionnelle. Celle que met en œuvre Umberto Fracchia dans la *Stella del Nord* (*l'Etoile du Nord*), est d'une autre nature.

C'est de la mécanique psychologique. Ses types sont, par leur extérieur, des pantins, mais non des automates. Leurs actions, pour aussi saccadées qu'elles soient, n'en ont pas moins une très intéressante valeur humaine. Elle s'exprime surtout par le moyen de cet humour tout spécial qui a en Italie, actuellement, une certaine vogue, que l'on trouvait déjà chez Corrà, et dont use surtout Tecchi. Et il ne serait pas impossible de trouver cette note chez Guido Da Verona lui-même. Elle est d'une saveur très moderne. C'est amusant. Chez Umberto Fracchia, c'est même un peu plus qu'amusant. Ce primesaut plein de jeunesse, s'il surprend dès l'abord, a vite fait de vous gagner.

Plus subtile encore est la fantaisie de Paolo Buzzi dans *Damnations*. Avec lui, nous n'en sommes plus à la mécanique, mais à la chimie psychologique. C'est d'un travail fort curieux. Il procède sans doute des idéologies de Villiers de l'Isle-Adam. Du moins, est-ce la seule ressemblance littéraire qu'on puisse lui trouver. Quoique j'aie parlé de chimie, une telle œuvre échappe à l'analyse. Elle est montée avec une trop délicate précision. C'est d'un art de poète. Car Paolo Buzzi est essentiellement poète. Il le montre dans ces *Damnations*, d'une si lumineuse évocation. Il le montre plus magnifiquement encore, s'il est possible, dans ses *Chants pour les Eglises vides*, œuvre vraiment belle, d'une force et d'une sévérité de ligne admirables. Toutes les grandes églises monumentales de l'Italie, plus de deux cents, sont illustrées chacune par une pièce de vingt vers, non proprement descriptive, mais largement évocatrice. Le premier et le dernier quatrain traitent la plastique et l'histoire; les trois du milieu sont une effusion spirituelle en l'honneur du saint titulaire de l'église. Ce qui n'exclut pas, ça et là, quelque note profane, comme à Santa-Maria della Vittoria de Rome. Mais le moyen de faire autrement devant la Sainte-Thérèse du Bernin? Ce recueil des *Chants* est vraiment heureux, et par l'idée première et par son exécution. Plusieurs de ces pièces, d'une belle venue, sont, dans le bon sens du terme, anthologiques.

Anch'io son poeta, peut s'écrier Lionelli Fiumi, dont l'activité littéraire est débordante. Il ne s'arrête même pas en voyage. Au contraire, la visite d'un pays étranger lui est un

motif de plus d'écrire. D'un récent voyage en Hollande, il a rapporté *Une Hollande entre deux trains et retour via Bruges*, volume luxueusement édité à Amsterdam, avec culs-de-lampe, et traduction hollandaise en regard du texte italien. Beau carnet de route, rempli à la fois de bonne humeur, de notations précises, d'impressions fort jolies. Il fait bon voyager en compagnie de Lionello Fiumi; et il est bon aussi qu'un homme de lettres d'un tel talent aborde la littérature touristique que jusqu'à ces derniers temps les sots des petites préfectures à beautés naturelles gardaient comme un apanage à leur médiocrité. Pour tout le monde, il est avantageux que les gens d'esprit s'en mêlent. En accueillant le Voyage de Fiumi, la Hollande a fait une bonne affaire.

MÉMENTO. — La maison Bemporad, de Florence, vient de publier la traduction italienne de *Florence au temps de Dante*, de R. Davidsohn. C'est une œuvre capitale non seulement pour l'étude des œuvres dantesques, mais aussi pour celle de la République florentine à un moment particulièrement important de son histoire. Cet énorme volume est fort commodément et élégamment présenté. — Signalons aussi le *Dictionnaire comparé de proverbes et locutions proverbiales*, plus de treize mille, publié par Augusto Arthaber chez Hoepli, à Milan. Intéressant et utile. — Giuseppe Zoppi a publié aux éditions Unitas, de Milan, une jolie plaquette, *Valchiusa*, dont la lecture est une excellente préparation à la visite de la fontaine de Vaucluse, illustrée par Pétrarque.

PAUL GUITON.

LETTRES POLONAISES

Les nouveaux romans de Jules Kaden-Bandrowski, Zakład Narodowy im. Ossolinskich, Lwow. — Bodhan Pawłowicz : *Pionniers*, Pioniev, Varsovie. — Jean Brzekowski : *Le Psychoanalyste en voyage*, Hoenig, Varsovie. — Henri Lubiński : *Le Vainqueur*, Gebethner et Wolf.

Les derniers volumes de J. Kaden-Bandrowski, *Lénora* (Lénore) et *Tadeusz* (Thadée) forment une sorte de roman-diptyque, faisant partie d'un cycle intitulé *Les Ailes noires*.

Une compagnie française, possédant d'importantes houillères à Dabrowa en Pologne, poursuit je ne sais quelles tractations (en vue de l'établissement d'un cartel, probablement), avec les puissants charbonnages de Westphalie. Pour dimi-